

« Écoles... Culture commune ? »

Anne LEBLANC

Comment vivre la multiculturalité autrement que dans la simple juxtaposition ? Cette question était au cœur des échanges lors de la dernière Assemblée générale des directions de l'Enseignement fondamental de Bruxelles et du Brabant wallon. L'occasion aussi de revenir sur quelques éléments marquants de l'histoire de l'immigration dans notre pays¹.

Multiculturalité ou interculturalité ? Le terme « multiculturalité » donne priorité à la juxtaposition des cultures au sein d'une société. C'est le modèle anglo-saxon de la coexistence de diverses entités culturelles. Le concept d'interculturalité a émergé, quant à lui, dans des situations d'incompréhension liées à des différences de codes et de signification avec la communauté musulmane. La volonté était de tisser les relations sociales à partir d'échanges constructifs. Force est de constater qu'aucun modèle ne peut se prévaloir aujourd'hui d'avoir pu éviter la montée de l'incompréhension, source, parmi d'autres, du radicalisme.

On a fait appel à des bras, ce sont des êtres humains qui sont venus

En Belgique, dès après 14-18, le recrutement de main-d'œuvre étrangère est planifié et se concrétise par des protocoles signés avec différents pays, dont la Turquie et le Maroc en 1964. Les reportages télé des années 80 ont gardé la parole de pères marocains. Ils évoquent leur situation difficile et l'accueil administratif favorable réservé en Belgique. Ce témoignage révèle leur profond sentiment de responsabilité quant à la scolarisation de leurs enfants. Sans accuser l'école d'éventuels échecs, ils font part de leur désarroi.

Confrontés à une société sécularisée où l'individualisme s'impose petit à petit, ces parents ne veulent pas renoncer à leur mission éducative dont solidarité et respect des générations sont un socle. La volonté politique d'obtenir « une force de travail » a négligé l'accompagnement social et humain. Ces familles ont alors organisé un enseignement religieux.

L'information internationale autour de divers événements critiques liés à une vision fondamentaliste de l'islam, relayée par internet sans médiation critique, a influencé les représentations des jeunes.

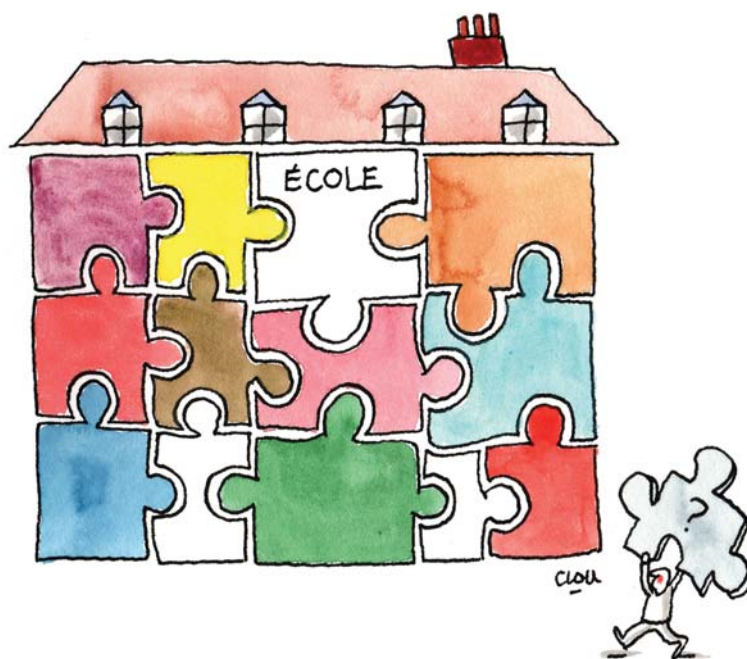
Dans un même temps, on assistait à une réelle persistance d'attitudes religieuses. Si les institutions religieuses ont été contestées, la référence à la transcendance et la recherche est restée intacte. Progressivement, entre la volonté d'exprimer son identité religieuse dans l'espace public et les exigences de neutralité de l'État, le débat public s'est enlisé dans l'incompréhension et la crispation stérile.

L'école comme espace de culture commune

Mais qu'est-ce qu'une culture ? Anthropologiquement, c'est « *un ensemble complexe qui inclut les connaissances, les croyances, les arts, la morale, les lois, les coutumes, ainsi que les autres capacités et habitudes acquises par l'homme en tant que membre d'une société* »². La culture n'est pas un bloc monolithique,

mais un ensemble complexe avec diverses croyances ou coutumes au sein d'une société. Celle-ci a institué l'école pour transmettre un socle commun aux futurs citoyens. C'est ce que Jean DE MUNCK³ appelle la culture scolaire. L'école doit sélectionner et hiérarchiser ce qui est digne d'être transmis. Et l'exigence pédagogique est de former une personnalité libre. Le texte d'introduction des programmes de l'enseignement fondamental ne dit pas autre chose : « *Dans une société marquée par de fortes disparités culturelles, économiques et sociales, l'école doit développer un projet qui assure à tous la maîtrise de l'essentiel. Qui, sinon elle, peut encore avoir ce projet ?* »

Dans ce monde de tensions, l'inspiration éducative chrétienne est une ressource. En demandant d'accueillir chacun dans sa singularité, et sans nier la recherche de sens, elle ouvre au dialogue. Celui-ci doit se faire dans le respect des exigences de cette mission, et toujours dans l'impérative volonté d'insertion dans une société démocratique. ■



Carole DENEFF, directrice de l'École libre Saint-Roch à Bruxelles :

« Mon école accueille 300 élèves d'environ 35 nationalités. Nous devons gérer une série de diversités. La diversité religieuse se travaille via de nombreux échanges et des comparaisons entre religions. Le but est de mettre davantage l'accent sur ce qui nous rapproche plutôt que sur ce qui nous sépare. Nous mettons en place des projets dans l'objectif de fédérer les élèves autour des grands moments religieux chrétiens. À Noël, par exemple, les parents sont invités à un moment de partage, et c'est chaque année un grand succès. La diversité culturelle est aussi évoquée avec les élèves, pour leur permettre de découvrir l'autre. Cela peut prendre différentes formes : des exposés, des collations collectives, des activités en classe en présence des parents. Nous organisons aussi des rencontres mensuelles avec les parents pour créer un climat de confiance. Il y a aussi la diversité des codes : familial, culturel, scolaire, sociétal. Il faut en être conscient et aider les enfants à les intégrer. En ce qui concerne la diversité face aux apprentissages, tout est fait pour permettre à l'enfant de progresser à son rythme : tables de conversation pour ceux qui ne connaissent pas la langue, participation à quelques heures de cours dans une autre classe pour certaines matières, différenciation... La diversité touche enfin les enseignants. Chez nous, la volonté éducative de s'améliorer chaque jour un petit peu ensemble permet aux enfants de grandir malgré leurs différences. »

Christine LEUNEN-GRISEZ, directrice de l'école primaire Notre-Dame des Champs à Uccle :

« Notre public est composé d'un large panel de nationalités. C'est une richesse et en même temps une difficulté pour le vivre ensemble. Je prendrai un exemple : deux enfants de nationalité différente s'entendent très bien, mais il arrive que l'un d'eux, de nationalité belge, atteigne à l'intégrité physique de l'autre, qui est asiatique. Ce sont deux cultures très différentes, et la situation n'est pas simple. Les parents asiatiques sont informés de ce qui se passe, mais ne se manifestent pas. Pour eux, c'est à la direction de gérer le problème. Je les ai finalement rencontrés, et cela s'est bien passé. On s'en sort grâce au dialogue. L'important, pour les parents, est d'exprimer leurs besoins ainsi que ceux de leur enfant, pour se sentir respectés par l'autre. »

Séverine FOREST, directrice de l'École des Deux Tilleuls à Tubize et de l'École libre des Sacrés-Cœurs à Saintes :

« À Tubize, nous avons 22 nationalités différentes, mais ce n'est pas nécessairement dans cette implantation qu'il y a le plus de difficultés. Comme dans beaucoup d'écoles, nous rencontrons des problèmes de violence. Nous avons, dès lors, mis des choses en place, notamment un projet d'école citoyenne. Il y a parfois des difficultés au cours de religion. Certains élèves ne veulent pas étudier, souvent des enfants d'origine étrangère. Au moment du ramadan, certains viennent sans manger, sans boire, et cela peut poser problème quand on prépare les examens. Quant aux fêtes scolaires, elles ne sont pas toujours faciles à gérer. Pour ne froisser personne, on essaie d'organiser des buffets des différentes cultures. Ce n'est pas évident non plus quand les enfants ne parlent pas le français... Mais il y a malgré tout plein de choses positives. À Tubize, par exemple, le taux de réussite est très bon ! »

Gabriel SENTERRE, directeur de l'Institut Saint-Jacques à Braine-l'Alleud :

« Nous avons initié une réflexion sur le rapport aux familles. Face aux phénomènes de violence, la question du respect se pose. On s'est rendu compte que l'autorité n'allait pas régler les problèmes sociaux, sur lesquels on n'a pas prise. Avec les enseignants, nous avons décidé de réfléchir au bien-être à l'école. On s'est dit qu'il fallait informer les parents sur ce qu'on attend des familles et sur la manière dont on accueille les enfants. »

Marc FRANÇOIS, directeur de l'École Saint-Michel à Jette :

« Mon école accueille des familles d'origine étrangère, et j'ai l'impression qu'il y a encore un clivage extrêmement vivace dans l'opinion publique. On ne perçoit toujours pas qu'accueillir les immigrés, ce n'est pas les assimiler. Nous devons aussi faire un pas vers eux ! Nous avons la responsabilité de témoigner de la valeur de ceux qui sont dans nos écoles, de dire qu'il est agréable de vivre avec ces personnes ! »

Anne VAN CAMPENHOUDT, directrice de l'École Aurore à Evere :

« Pour la première fois, j'ai vécu la période du ramadan de façon sereine. Mon discours a tout à fait changé auprès des enseignants. Encourageons nos élèves, félicitons-les quand ils essaient de faire comme leurs parents. S'ils ne sont pas pubères et qu'ils ne veulent pas manger à midi, je m'en remets à la décision des parents. Le simple fait d'avoir ce discours a changé le regard de tout le monde, de toute l'équipe par rapport à cette période du ramadan. »

Brigitte GERARD

1. Version longue de l'article sur <http://enseignement.catholique.be> > Services du SeGEC > Étude > Documents et publications > Notes et rapports

2. Dictionnaire des sciences humaines, Éditions Sciences Humaines, 2004, p. 119

3. <http://enseignement.catholique.be> > Services du SeGEC > Étude > Activités > Université d'été 2016 > Traces > Conférence de Jean De Munck